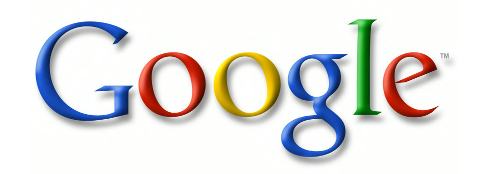
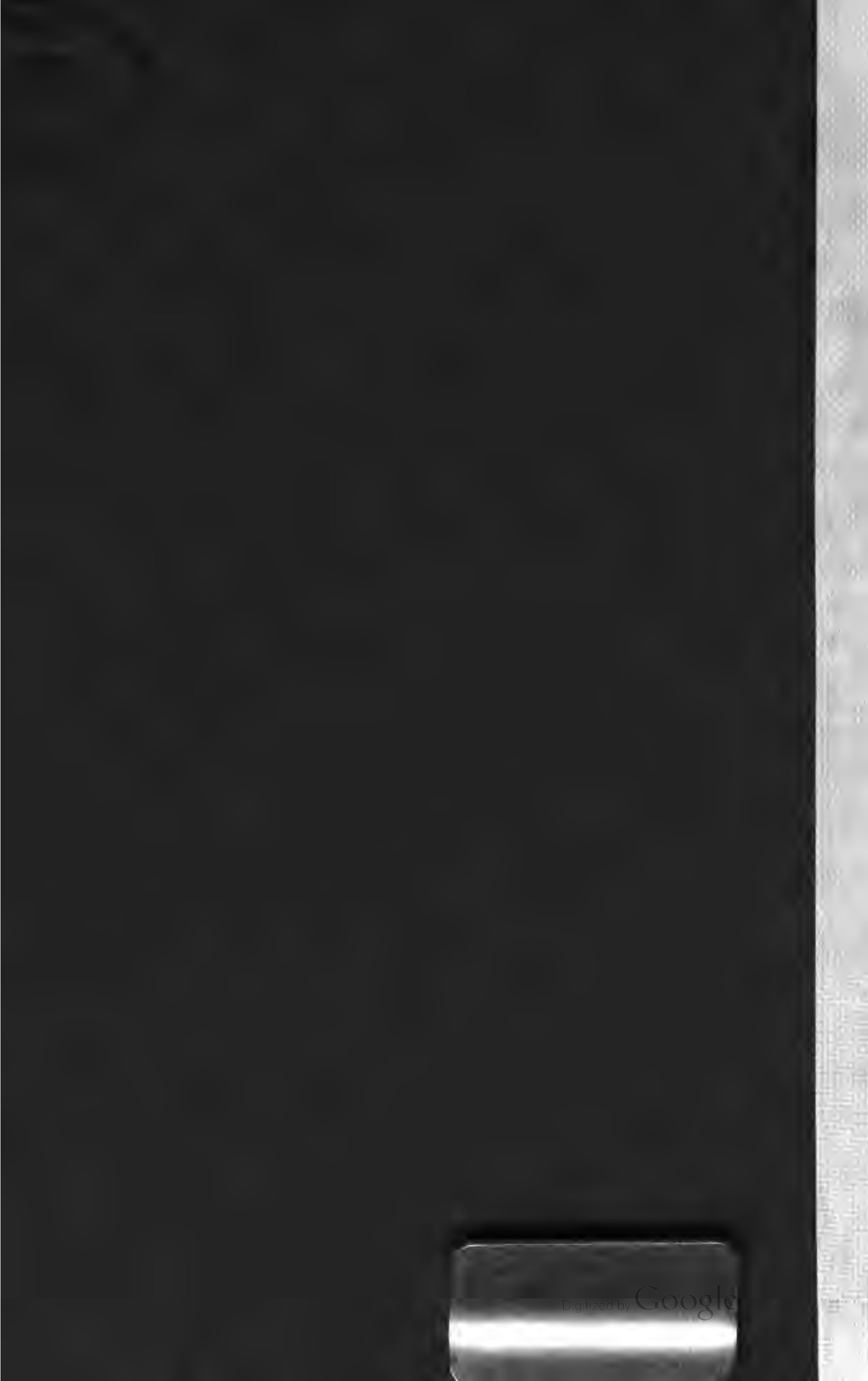



UC-NRLF
$B 259 471



L. GANDERAX et É. KRANTZ

MISS FANFARE

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

MISS FANFARE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 25 mars 1881.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — JEANNE ROBERT

MISS FANFARE

PIÈCE

EN TROIS ACTES

PAR

LOUIS GANDERAX & ÉMILE KRANTZ



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881

PERSONNAGES

GASTON MORÈRE	MM.	SAINT-GERMAIN.
ROBERT DE CHAMPDIEU		F. ACHARD.
GEORGES DE TRYE		CANDÉ.
VILLIERS		CH. PASCAL.
CHARLES		REVEL.
JEAN		
ODETTE	Mmes	MARIE JULLIEN.
BERTHE		TESSANDIER.
ANNA		GENNETIER.

MISS FANFARE

ACTE PREMIER

Chez Georges. — Un fumoir élégant, ouvrant au fond, par une porte à deux battants, sur une salle à manger où la table est mise ; au fond de la salle à manger, une baie vitrée, par où l'on aperçoit la cime des arbres d'un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, GEORGES, ODETTE.

Au lever du rideau, ils se lèvent de table ; rires, bruit d'argenterie et de vaisselle. Odette entre par le fond, donnant le bras à Gaston; puis Georges. — Sur le seuil de la porte, Odette quitte Gaston, en achevant le refrain de la *Chanson du colonel* (*Femme à papa*) qu'elle a commencé dans la salle à manger.

ODETTE.

Le système est excellent
Pour aider le recrutement,
Taratata, taratata, raflaflafla, raflaflafla !

GASTON.

Et vive Champagne, ma foi ! C'est mon régiment !

ODETTE.

Et mon régime!.., A déjeuner surtout, je n'aime rien davantage.... Et à dîner de même!... Je dîne ce soir chez Betsy...(A Gaston.) madame Smith!... Si à la fin de la journée je ne suis pas un peu grise!... Mais, à déjeuner je trouve que c'est de la gaîté pour tout le jour... Et vous, Georges?...

GEORGES.

Moi? Oui, c'est selon...

ODETTE.

Selon vos convives, mon cher! Vous avez bu trop de champagne naguère, avec mesdemoiselles... Je ne dirai pas les noms, soyez tranquille, mais je les sais...; sinon tous, au moins quelques-uns, n'est-ce pas?... « L'habitude émousse la sensation » comme on dit à a Sorbonne.

GEORGES, avec une amabilité un peu affectée.

« L'habitude?... » Ma chère Odette, croyez bien que non.

ODETTE.

C'est un madrigal?

GEORGES, de même.

Si vous voulez. Toujours est-il que mes habitudes...

ODETTE.

Hé! Dieu me garde de vous les reprocher. Je n'ai jamais cherché qu'à les entretenir. Rendez-moi cette justice.

GEORGES.

Mais...

ODETTE.

Et le temps n'est pas loin où vous ne paraissiez pas vous en plaindre.

GEORGES.

Sans doute; mais, après trois ans de mariage, certaines habitudes, comme celle du champagne, deviendraient des vices... Je suis père de famille, ma chère.

GASTON.

Trois ans de mariage! Père de famille! C'est ma foi vrai!... Et ce déjeuner si fin, si savoureux, si gai, dont j'ai pris ma part sans scrupules, moi célibataire, c'était, comment dirai-je? un déjeuner de relevailles! (A Odette.) C'est historique... ou ça le deviendra : aujourd'hui, 20 février, nous fêtons officiellement vos relevailles!... Quatre mois, votre premier-né, hein? Quatre mois!... Comme ça nous chasse... (A Georges.) Enfin!... C'est dommage que Robert ne soit pas arrivé pour déjeuner... Ce pauvre Robert, ça me fera plaisir de le revoir... Il doit être devenu tout à fait insupportable.

ODETTE.

Et pourqûoi?

GASTON.

S'il a suivi la pente où il roulait depuis la guerre!... Vous ne le connaissez pas, mais demandez à Georges... Lui jusque-là si gai, si vif, si boute-en-train, -- bel officier avec cela, le plus fringant des Parisiens! — après la guerre, il remuait des idées, des théories, des systèmes... Il travaillait!... Et voilà combien? cinq ans, n'est-ce pas, qu'il est parti en mission pour étudier je ne sais quoi, en Russie, en Allemagne?... Et combien, s'il te plaît, qu'il a cessé de nous écrire?

GEORGES.

Quatre ans peut-être.

GASTON.

Nous, de notre côté, nous avons cessé de lui répondre, naturellement. Nous ne lui avons même pas fait part de ton mariage...

GEORGES.

Même pas!

GASTON.

Et l'autre jour il t'écrit : « *Mon cher ami, j'arrive jeudi. Je t'embrasse. Robert de Champdieu...* »

GEORGES.

Rien de plus.

GASTON.

Quel original!

ODETTE.

Voyez-vous l'avantage d'avoir gardé son appartement de garçon!... Les amis savent toujours où vous trouver ..

GASTON.

Oui! S'ils revenaient tous, ça serait peut-être gênant.

ODETTE.

Enfin, sans moi, la lettre de M. de Champdieu pouvait courir après Georges... Et encore, il n'avait pas mis sur l'enveloppe : « *Faire suivre en cas de mariage!...* »

GASTON.

Ah!... c'est une idée heureuse que vous avez eue là.

ODETTE.

Monsieur voulait déménager! Sous prétexte qu'il habitait cet appartement depuis quatre ans...

GASTON.

C'était délicat.

GEORGES.

N'est-ce pas? tout simplement!

ODETTE, gaiement.

Je n'aime pas, moi, qu'on fuie ses souvenirs!

GASTON.

Vous lui avez rendu délicatesse pour délicatesse: c'est édifiant!... On a gardé l'appartement..,

ODETTE.

Et le mobilier !

GASTON.

Il n'y a de plus qu'un berceau, depuis quatre mois... ; mais c'est si peu de chose, ça ne se voit pas en entrant... C'est égal... Champdieu va être étonné!... Moi, il ne me reconnaîtra peut-être pas : je suis si peu changé!

ODETTE.

Oh! oh!

GASTON.

Je suis toujours un jeune homme!... Georges n'est plus Georges que pour vous et quelques amis; pour tout le reste, il est M. de Trye! Moi, je ne suis M. Morère que pour la poste et le télégraphe ; pour tout le monde je suis toujours Gaston.

GEORGES.

Il a raison!

ODETTE.

Et même Toto pour certaines personnes!

GASTON, *à Georges.*

Mais toi! Marié! Père de famille! Le plus dur, c'est père de famille; car le mariage encore, bien accommodé, comme chez vous, à la sauce piquante... on n'en sent pas trop le goût... Ah! vous n'avez pas là-dessus les idées de mon valet de chambre.

ODETTE.

Vous dites?...

GASTON.

Rassurez-vous, je l'ai renvoyé. Il battait sa femme.

GEORGES

Ah! ah!

GASTON.

Parce qu'elle lui faisait des agaceries.

ODETTE.

Comment?

GASTON.

Il m'a dit un jour : « Monsieur, à mon idée, le mariage, c'est comme quand j'allume le feu. Faut d'abord du petit bois pour faire prendre la bûche : ça pétille, ça flambe, ça fait des embarras du diable... Oui, c'est ça qui allume, mais ce n'est pas ça qui chauffe... Tant qu'il faut remettre du petit bois, c'est signe que la bûche n'est pas prise... Une fois prise, à quoi bon?... » Et comme sa femme voulait en remettre, il lui donnait des taloches...

GEORGES.

Il n'avait pas tort!

GASTON.

Plains-toi donc, frileux! — Je l'ai mis à la porte. (*A Odette.*) Eh bien! vous, vous êtes pour le petit bois...

Ma foi! c'est gai à voir, et les amis qui passent peuvent se chauffer le bout des doigts à la flambée... Va donc pour le mariage! Pendant deux ans vous m'avez fait envie, savez-vous? A moi, ainsi... Oui, ma parole!... Mais quand je pense à l'événement que nous venons de célébrer !...

ODETTE.

Mais, Gaston, Dieu me pardonne! vous attaquez la famille!

GASTON.

Non, là, vraiment, la famille a du bon; mais le nombre de ses membres devrait être strictement limité à deux.

GEORGES.

Les membres fondateurs.

GASTON.

... Qui ne fonderaient rien du tout!

ODETTE.

Bah!... *Numero deus*...

GASTON.

Voilà un argument que je ne comprends pas.

ODETTE.

Vraiment?

GASTON.

Oui! J'ai toujours pensé avec Henri Heine que si les Romains avaient dû apprendre le latin, ils n'auraient jamais eu le temps de conquérir le monde... Aussi, ne l'ai-je pas appris.

ODETTE.

Et vous avez fait beaucoup de conquêtes?... Allez, ne vous vantez pas de votre ignorance, mon cher: ça ne

prouve rien... J'ai vu dans le monde bien des gens parfaitement sots et qui ne savaient pas le latin.

GASTON.

Et moi des gens fort spirituels, quoique le sachant... La preuve...

ODETTE, *relevant sa jupe et découvrant son bas.*

Oui, vous voyez, coins brodés bleu!

GEORGES.

Quelle folle!

GASTON.

Charmant, au contraire! Dans quel collège avez-vous été?...

ODETTE.

Au collège de France, à la Sorbonne!...

GASTON.

Tenez! encore une chose : votre instruction!... Ces cours, — où l'on va comme aux courses, — si vous croyez que maintenant vous aurez le temps...

ODETTE.

Eh bien! je me consolerai : il y a des compensations. Je gage que Bébé m'amusera!

Georges prend le Figaro.

GASTON.

Oui, de deux à cinq ans et de trois heures à quatre, comme une poupée!

ODETTE.

Pas comme un professeur... c'est sûr!...

GASTON.

Au reste, jusqu'ici, vous avez encore la paternité et la maternité assez gaies : à voir notre déjeuner, per-

sonne n'aurait soupçonné que c'était une fête de famille... Mais quand vous serez comme les d'Ambert! Avez-vous jamais assisté à leurs petits dîners d'anniversaire?... Ils sont fréquents : un enfant tous les ans, c'est réglé; or, ces gens-là fêtent scrupuleusement toutes les étapes de leur intimité bourgeoise: il y a l'anniversaire du premier baiser, celui des fiançailles...

ODETTE.

Mon cher, vous changez l'ordre!

GASTON.

C'est juste. L'anniversaire des fiançailles, celui du premier baiser...; celui du mariage, celui de la naissance du premier enfant; celui de son baptême, celui de son premier pas...

ODETTE.

Eh bien! n'est-ce pas gentil?... Plus il y a de fêtes... (A Georges.) Mais, laissez donc votre journal.

GASTON.

Et ainsi pour chaque enfant... Il y en a quatre! Aussi d'Ambert, qui lisait ou écrivait jadis sept heures par jour — c'était, Dieu merci, le seul travailleur de mes amis! — depuis son mariage, d'Ambert n'a produit qu'un méchant petit volume; en revanche, il a fait paraître ses quatre enfants!... Quatre enfants! Je vous demande un peu si c'est naturel!

ODETTE.

A propos de livres... et les miens?...

GASTON.

Sapristi! oubliés! Mais, je les ai depuis hier... Vous verrez, je vous ai choisi des reliures qui conviennent à merveille.

GEORGES.

A elle?

GASTON.

A ses livres! Tenez, par exemple, pour *Monsieur, madame et Bébé*, quelle reliure ingénieuse!... Ah! c'est que vous avez dû le lire et le relire ce volume-là?

GEORGES.

Oh! oui!...

ODETTE.

Eh bien! ne l'avons-nous pas lu ensemble?

GASTON.

Il était bien fatigué!... Enfin!... On a doré la tranche, on a relié le livre en velours violet avec coins, fermoir et chiffre d'argent!... Une reliure de bréviaire, vous voyez.

ODETTE.

De bréviaire? Vous n'êtes pas bête, vous! Si jamais j'ai besoin de vous, mon cher, — Georges, vous entendez! — je vous ferai signe!... Georges! vous n'êtes pas même jaloux aujourd'hui; vous avez la digestion triste, mon ami. Tâchez de vous égayer! Fumez au moins, si vous ne parlez pas. Voulez-vous que je vous donne l'exemple? (Elle prend une boîte de cigares sur la cheminée, elle en offre à Gaston qui refuse, puis elle en met un entre les lèvres de Georges.) Je n'ai plus de cigarettes ici, j'en vais chercher dans ma chambre. Je profiterai de l'occasion pour embrasser Bébé de votre part et demander s'il a bien déjeuné... Gaston! veillez à ce que Georges ne se pende pas en mon absence, hein?

Elle sort.

SCÈNE II

GEORGES, GASTON.

GEORGES.

Gaston!

GASTON.

Quoi?

GEORGES.

Sois sérieux un moment.

GASTON.

Hum! voici!

GEORGES.

Tu ne trouves pas ma femme changée?

GASTON.

Depuis quand?

GEORGES.

Depuis...

GASTON.

... Que tu t'en es aperçu?... C'était fatal... Ingrat!

GEORGES.

Comment? Que veux-tu dire?

GASTON.

Hé! parbleu! ta femme n'a que trop fait pour te plaire!

GEORGES.

Oh! pas plus que d'autres.

GASTON.

C'est ce que j'appelle trop!... Tu l'as voulu, mon bon!...

GEORGES.

Je l'ai voulu! comment?

GASTON.

Elle est ce que tu l'as faite.

GEORGES.

Oh! oh!

GASTON.

Elle avait des dispositions?... Tu les as flattées?

GEORGES.

Hé! mon cher...

GASTON.

Oui, je sais... Elle avait, même jeune fille, ce petit air de bravoure et de gaîté, cette crânerie, cette allure... Miss Fanfare, enfin, comme l'appelait son père!... C'était miss Fanfare pour la vaillance de sa mine, autant que pour sa voix claire et pour son joli rire!... Et c'est par là, n'est-ce pas, qu'elle t'a d'abord charmé?... Mais, quoi! n'était-ce pas une crânerie gentille, une allure coquette, aussi différente de l'effronterie que de la gaucherie ou de l'embarras?... Son père, — qui était bien le plus léger des pères, comme il avait été le plus coureur des maris, — aimait, je m'en souviens, à la promener à son bras; et si les gens alors feignaient de ne pas le voir, avec des airs de discrétion, il souriait, le vieux beau! et négligeait de les détromper... Oui, mais cependant parlons net, mon camarade, et, puisque tu le demandes, soyons sérieux un moment... C'est une innocence qu'on t'a confiée, n'est-ce pas?... Innocence avisée,

soit, mais adorable!... Elle ne voulait pas, cette enfant, être délaissée, comme elle se souvenait d'avoir vu sa mère : c'était son droit, je pense, et un peu son devoir... Elle a cherché comment te retenir: elle n'a rien trouvé de mieux que ce qui t'avait tant de fois pris... Entre nous est-ce uniquement sa faute? Champdieu, tout à l'heure, en revoyant tes mêmes meubles à la même place qu'autrefois, ne devinera peut-être pas, au premier coup d'œil, qu'il y a ici... quoi de neuf? Une honnête femme!... C'est très fâcheux, vas-tu dire : je crois que tu as raison. Mais, l'an passé, aurais-tu parlé de même? Tu t'aperçois aujourd'hui que tout ne va pas comme il faudrait, et bien vite tu prétends que ta femme a changé. Allons, c'est enfantin! Ta femme?... Mais elle est ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle a toujours été pour te plaire, et pour ne plaire qu'à toi! Seulement, ces temps derniers... tu te sentais devenir père, tu as eu le temps de réfléchir : c'est toi qui as changé!... Et tu l'accuses, elle! Tiens! si tu veux, n'accusons personne: je ne tiens pas à te sermonner, moi. Mais, que diable! mon cher, ne te plains pas de ta femme: en vérité, tu serais trop injuste!

GEORGES, impatienté.

Injuste! ingrat!

GASTON.

Au reste... je ne voulais pas y croire, mais c'était fatal...: c'était même prévu!

GEORGES.

Prévu! par qui, si ce n'était par toi?

GASUON.

Par d'autres apparemment... Tiens, par des gens qui vous ont vus vendredi aux Variétés.

GEORGES.

Aux Variétés? (Cherchant.) Berthe?

GASTON.

Puisque tu l'as nommée, mon Dieu! oui... Berthe, tout simplement.

GEORGES.

Cette pauvre Berthe! Elle s'occupe de moi?

GASTON.

Elle s'occupe de toi... comme, en temps de révolution, on reparle naturellement des révolutions précédentes: Elle va quitter Villiers qui l'avait, presque seul, depuis trois ans, depuis ton mariage.

GEORGES.

Trois ans de Villiers!... pauvre fille!... Ah! j'ai été plus amoureux d'elle que je ne voulais bien le dire... Mais, comment a-t-elle su?..

GASTON.

Elle vous a lorgnés longuement, ta femme et toi, puis elle s'est retournée vers moi, et m'a invité à dîner dans trois mois, chez elle, — avec toi!

GEORGES.

Et qu'as-tu répondu?

GASTON.

J'ai haussé les épaules! Je lui ai dit qu'elle était folle... Il paraît que j'ai eu tort: je lui ferai des excuses.

GEORGES.

Tu la verras bientôt?

GASTON.

Oui... Oh! tu sais, mon amitié peu exigeante lui sert d'intermède entre deux amours. Elle doit passer

chez moi ce soir à six heures, et nous dînerons au cabaret. Chut!

SCÈNE III

LES MÊMES, ODETTE, rentrant une cigarette aux lèvres.

ODETTE.

Bébé rit aux éclats, il a son bonnet de travers : je crois qu'il s'est grisé!

GEORGES.

Ah! ma chère!... vous avez tort de fumer.

ODETTE.

Parce que?

GEORGES.

Parce que... vous êtes un peu pâle.

ODETTE.

Vous me trouvez pâle? Je mettrai du rouge.

GEORGES.

Allons, bon! en voilà bien d'une autre!

ODETTE.

Gaston, où se vend le meilleur rouge?

GASTON.

Mais, je vous le demanderais, si j'en avais besoin.

ODETTE.

Je n'en ai jamais mis, je vous jure; c'est la première fois que Georges me trouve trop pâle...

GASTON, à Georges.

Tu l'entends... C'est pour toi...

GEORGE.

Grand merci ! Je vous prie, ma chère...

On entend un coup de feu.

GASTON.

Holà ! qu'est-ce donc ?

ODETTE.

Ne vous inquiétez pas !... C'est notre voisin, M. Kent qui a établi un tir dans le jardin de son hôtel... (Mouvement de Gaston vers la salle à manger.) Dans une allée couverte : on ne voit d'ici que les cimes des arbres... Mais tous les matins, depuis quelque temps... (On entend deux coups de feu.) Tenez ! encore ! — je l'entends qui tiraille avec son ami Villiers.

GASTON.

Villiers ! Ah bien ! que dirait-il de cette fantaisie, lui qui, l'autre jour, s'extasiait sur cette belle pâleur !

ODETTE.

Est-ce qu'il est toujours épris de moi, cet imbécile ?

GASTON.

Comment ! imbécile !... Il a été attaché d'ambassade.

Coup de feu.

ODETTE.

Parlons-en. Il devait faire un joli diplomate !... Fils d'un gros industriel, attaché d'ambassade par la grâce de je ne sais quel personnage qui avait des actions dans la maison de monsieur son père et des obligations à madame sa mère, il croit que les Villiers sont du Petit Club, de père en fils, depuis neuf cents ans. Lorsqu'il fait une visite, par n'importe quel temps, il fait entrer sa voiture dans la cour afin de ne pas ternir ses bottines... Diplomate, ça !... Parce qu'il a collectionné les cocottes de trois ou quatre capitales ?... Il n'a qu'un

talent : il tire le pistolet... aussi bien que Georges, tenez!... Pas l'épée, par exemple! Pour l'épée, il est trop bête!

GEORGES.

Mais il fait mouche neuf fois sur dix, à trente pas, au commandement.

ODETTE.

Je ne trouve pas que cela suffise dans l'ordinaire de la vie... Et ce bel amour dure encore?

GEORGES.

Comment donc! Incurable!... Seulement, comme vous le dites, Villiers le promène pour le distraire... Il le traite, mon Dieu...

ODETTE.

Pas par la diète, toujours!...

GASTON.

Par les dérivatifs.

GEORGES, d'un ton de reproche.

Odette, en vérité!...

ODETTE.

(A Georges.) Quoi? (A Gaston.) Vous le voyez souvent?

GASTON.

Le moins souvent possible; tous les jours, au cercle!

ODETTE.

Mais vous avez, je crois, des amis communs?

GASTON.

Des amis? Grand Dieu, non!...

ODETTE.

Ou des amies, plutôt... Enfin, n'importe! que cela plaise ou non à M. Villiers, je mettrai du rouge, mon cher, et vous me donnerez la bonne adresse ..

GASTON.

Mais, morbleu ! où voulez-vous que je la prenne ? Demandez à votre amie Betsy. Je ne mets pas de rouge, moi, ma parole !...

ODETTE.

Demandez à une de ces demoiselles. (Avec intention.) A mademoiselle Montenotte, par exemple ?...

GASTON.

A mademoiselle ?...

ODETTE.

Berthe Montenotte... Ne froncez pas le sourcil, Georges !

GEORGES.

Je ne vois pas à quel titre vous parlez d'un air si entendu de ce monde-là.

ODETTE.

« A quel titre » est charmant ! Ne suis-je pas votre femme ?... Et sais-je autre chose en ces matières que ce que vous m'avez laissé deviner ? La belle hypocrisie, et bien opportune, vraiment ! Est-ce pour Gaston, je vous prie ? Mais d'abord prenez garde à ce que vous dites, mon cher !... Gaston ! N'êtes-vous pas l'ami de cette personne !

GASTON.

Son ami ?

ODETTE.

Oui !...

GASTON.

D'enfance. Sa mère fut ma maîtresse.

ODETTE.

Non !...

GASTON.

D'orthographe!... J'avais six ans : on m'appelait déjà Toto... Mais je vois comme Georges, et sans le même déplaisir, que vous êtes au courant de toutes choses...

ODETTE.

Hé! ne faut-il pas que nous connaissions le camp ennemi?

GASTON.

Pour y voler des armes!

GEORGES.

Tu l'as dit, tout simplement.

ODETTE, *s'animant.*

Quand cela serait?... Si les honnêtes femmes se lassent enfin de la défaite, si elles empruntent au vainqueur son armement et sa tactique, où est le grand mal? Ce n'est pas avec des fusils à pierre qu'on prend des revanches dans ce siècle-ci, n'est-ce pas?

Georges hausse les épaules et ouvre la *Vie parisienne*, qu'il parcourt d'un œil distrait en donnant de temps à autre des signes d'impatience.

GASTON.

Bravo!

ODETTE.

Le règne de ces demoiselles va finir, mon cher, vous pouvez le leur dire de ma part...

GASTON.

Merci! allez-y vous-même.

ODETTE.

Hé! je ne craindrais pas de le faire à l'occasion.

GEORGES.

Oh!

GASTON.

Ah! par exemple! je serais curieux de voir cela... Mais quelle bravoure, malepeste !... Miss Fanfare, alors? Fanfare for ever?...

ODETTE.

Parfaitement! Si mon pauvre père m'avait ainsi nommée, au grand désespoir de ma gouvernante, miss Dabbs, et pour la grande joie de ses camarades du régiment, c'est qu'il savait m'avoir transmis deux vertus qui étaient siennes.

GASTON.

Oh!... lesquelles?

ODETTE.

La bravoure, — et la gaîté!

GASTON.

Oui!... Et de « fanfare » est venu « fanfaron ! »

ODETTE.

Croyez-vous?

GASTON.

J'en suis sûr. Je voudrais vous voir à l'épreuve! Mais, tout de bon, savez-vous que vous trouveriez à qui parler; — surtout si vous vous adressiez...

ODETTE.

A mademoiselle Berthe? Une oie, hein?...

GASTON.

Pas du tout!

GEORGES.

Odette, encore une fois!...

ODETTE.

Laissez parler Gaston!... Il suffit, je pense, à défendre cette demoiselle!

GASTON.

Très fine, très réfléchie, très philosophe, et raisonnant son affaire aussi bien que personne; aussi bien que vous, par exemple.

ODETTE.

Merci du compliment!

GASTON.

C'en est un, croyez-le bien... Je n'oserais pas vous le faire, si vous n'étiez la plus honnête femme que je connaisse ; mais vous le méritez... Aussi, je veux faire campagne avec vous, à titre auxiliaire. Et je commence par vous dire que vos éclaireurs vous renseignent mal : sachez qu'il n'y a rien entre madame de Montenotte et moi qu'une mutuelle estime...

ODETTE.

J'en crois plutôt les apparences que vous...

GEORGES.

Hé! mon cher, puisqu'elle le veut, dis-lui que tu es du dernier bien avec mademoiselle Berthe, et que cela finisse, n'est-ce pas?

GASTON.

Mais du tout! La délicatesse et la vérité m'obligent... Je ne voudrais pas la compromettre...

ODETTE.

Vendredi, aux Variétés, vous avez passé deux entr'actes dans sa loge.

GASTON.

Justement! Elle n'accorde et n'a jamais accordé à mon amitié que les entr'actes; ma parole! ainsi...

ODETTE.

Hé! je vous crois, je vous crois! Comme vous vous

défendez !... Voudriez-vous vous ranger, par hasard?

GASTON, après un signe affirmatif.

Oui, depuis mon dernier oncle, (Frappant sur son gousset.) j'ai beaucoup réfléchi... Je reviens aux... femmes honnêtes, comme vous dites...

ODETTE, à Georges.

Réjouissez-vous, mon cher: nous changeons de sujet.

GEORGES.

Oui, mais pas de ton!

ODETTE.

Et quelle est la mortelle heureuse...?

GASTON.

Vous le savez bien; nous en parlions l'autre jour.

ODETTE.

Qui? La femme de ce juge au tribunal de la Seine? Mais son mari n'est pas mort!

GASTON.

J'y compte bien, parbleu!

ODETTE, riant.

J'avais compris que vous vouliez...

GASTON.

Que je voulais?...

ODETTE.

Vous marier!

GASTON.

Merci! J'ai prononcé mes vœux! Vous connaissez le mari?

ODETTE.

De vue! On les dit très mal ensemble.

GASTON.

Ça vaut encore mieux que chacun de son côté..., surtout pour moi; qu'ils continuent, je ne demande que ça.

ODETTE.

Mes compliments: vous entrez dans la magistrature.

GASTON.

Oui, juge suppléant..., à Paris...: c'est un joli début.

ODETTE.

Moi qui pensais à vous marier!

GASTON.

Contre?

ODETTE.

Une de mes amies.

GASTON.

Vacante en ce moment?

ODETTE.

Veuve depuis deux ans.

GASTON.

Oh! j'y suis .. Trente-sept ans, n'est-ce pas? Merci! j'en ai trente-six.

ODETTE.

Non, pas trente-sept, trente-cinq!

GASTON.

L'année dernière, elle disait trente-six.

ODETTE.

Elle dit trente-cinq maintenant.

GASTON.

Ah bien! elle compte comme avant Jésus-Christ!... Très jolie, du reste: j'ai été amoureux d'elle...; qu'elle se remarie, nous en recauserons.

ODETTE.

Fi! l'horreur!... Une vertu éprouvée!

GASTON.

Oh!... Bien éprouvée! dit-on.

ODETTE.

Mais non! pas tant qu'on dit!

GEORGES, jetant son cigare dans la cheminée et la *Vie parisienne* sur la table.

Mon Dieu! que vous déchirez le prochain à belles dents!...

GASTON, montrant Odette.

Mon cher, chacun le déchire avec les dents qu'il a.

GEORGES.

La partie pourrait durer jusqu'à ce soir entre deux joueurs de cette force.

ODETTE.

Jusqu'à ce soir? Ma foi, non! Vous savez que je n'aime pas jouer avec un mort, mon cher.

GEORGES.

Merci!... Mais Robert n'arrive pas : si vous le voulez bien, nous allons sortir.

ODETTE.

Parfaitement!... L'air vous fera du bien. Venez-vous, Gaston? Oh! un petit tour seulement. Il faut que je

rentre à quatre heures et demie pour la visite du docteur.

GASTON.

Du docteur!... Vous êtes malade?...

ODETTE.

Non; mais ce matin Bébé était pâlot, grognon; il pleurait... Je crois que ce n'est rien, mais je veux en être sûre. Georges! Sonnez pour savoir si l'on a attelé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROBERT, JEAN.

JEAN, annonçant.

M. Robert de Champdieu.

GEORGES, courant à Robert et l'embrassant.

Ah! mon bon Robert. (Se tournant vers Odette.) Ma chère Odette, mon ami Champdieu!

ODETTE, tenant sa cigarette entre deux doigts de la main gauche et tendant la droite à Robert.

Vous n'êtes pas un étranger pour moi, Monsieur: — Georges m'a si souvent parlé de vous!

Robert lui donne la main et la salue légèrement.

GASTON.

Allons! Robert est si changé qu'il ne me reconnaît pas.

ROBERT.

Morère!... Oh! pardon!



GEORGES.

Au reste, je suis bien le plus changé de nous trois, hein!... Tu ne t'attendais guère à me trouver marié depuis trois ans...

ROBERT, stupéfait.

Marié? Comment!... Tu es ..

ODETTE, riant.

Cela vous étonne, monsieur?

GASTON, à part.

Bing!... Qu'est-ce que j'avais dit?

ROBERT, comprenant soudain et saluant profondément.

Madame! (Un peu embarrassé. — Cherchant ses mots.) Que Georges soit marié, non, Madame!... Mais depuis trois ans... sans que je l'aie su!...

GASTON, à part.

Pas mal trouvé, ma foi!...

ODETTE.

Et nous avons un fils!

GEORGES.

Veux-tu que je te le présente?

ODETTE.

Oh! c'est moi que cela regarde.

GEORGES.

Tout à l'heure!... — Mais... tu as déjeuné, n'est-ce pas?

ROBERT.

Parbleu!

GEORGES.

Eh! bien, prends un cigare: un peu fort, comme tu les aimes.

ROBERT, jetant un coup d'œil à la dérobée sur la cigarette d'Odette.

Merci; je ne fume pas.

GEORGES.

Dis « plus », car autrefois... Et depuis quand cette petite conversion?

ODETTE, avec intention.

Depuis peu, peut-être. Mais, alors, la fumée vous gêne sans doute?

Elle jette sa cigarette.

ROBERT, retenant le bras de Georges qui va jeter son cigare dans la cheminée.

Nullement, au contraire.

ODETTE, souriant.

Peut-être... celle de la cigarette, seulement?

ROBERT.

Oh! Madame!

GEORGES.

Tu ne connais pas ma femme, mon cher; mais, tu verras, elle est très curieuse.

ODETTE.

Merci!... Le mot est charmant!

GEORGES, ironiquement.

Vous pouvez me remercier : (Regardant Gaston) il paraît que c'est ma faute! (A Robert.) Mais vous ferez mieux connaissance au Bois, où nous allons t'emmener. Tu es libre, n'est-ce pas? (A Odette.) Ma chère, allez mettre un chapeau.

ODETTE.

Il faut d'abord que je mène monsieur chez Bébé : Bébé ne me pardonnerait pas...

Elle remonte lentement, Georges prend sa canne dans un coin et son chapeau sur une console.

ROBERT, remarquant un crêpe de demi-deuil au chapeau de Georges, vivement.

Tu es en deuil?

GEORGES, un peu embarrassé.

Oui, en demi-deuil, tu vois.

GASTON, le lorgnon dans l'œil, en regardant la traîne d'Odette.

Tu pourrais même dire en quart.

ROBERT, avec intérêt.

Mais, qui as-tu perdu?

ODETTE, retournant la tête.

Oh! Monsieur, un oncle éloigné.

GASTON.

D'ailleurs, il y a trois semaines de cela. Ainsi...

GEORGES, d'un ton de reproche.

Vraiment, Odette!...

ODETTE, s'arrêtant et se retournant.

Eh bien! qu'ai-je dit? Est-ce que votre oncle n'habitait pas Nîmes? Vous êtes aujourd'hui d'une humeur, mon ami!... Si vous voulez que je prenne un deuil sévère, dites-le! Je l'ai pris d'abord; vous m'avez trouvée laide : au bout d'une semaine je l'ai quitté,... et ne compte pas le reprendre tant que vous serez de ce monde! Mais vous êtes toujours ingrat... Venez-vous, Monsieur?

Elle sort avec Robert. — Georges suit avec Gaston, puis il redescend.

SCÈNE V

GEORGES, GASTON.

GEORGES.

Je serai chez toi à six heures.

GASTON.

A six heures!... Ah! bah!

GEORGES.

Oui!

GASTON.

Mais... pense un peu...

GEORGES.

C'est tout pensé. Merci!

Il sort.

GASTON, pendant que Georges sort.

Diable!... cela se gâte plus vite que je n'aurais cru!

ACTE DEUXIÈME

Chez Gaston. Un petit salon. — Portes au fond, à droite et à gauche. — Celle de gauche conduit à la chambre de Gaston. — On entre et on sort par celle du fond. — A gauche, dans le pan coupé, au-dessus de la cheminée, glace sans tain donnant sur la cour; à droite, dans le pan coupé, fenêtre donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, ROBERT.

Ils viennent de rentrer, le chapeau sur la tête, gantés.

GASTON.

Ainsi, mon bon, vous voilà tout intrigué !

ROBERT.

Intrigué ? mon Dieu non !

GASTON.

Mettons étonné ! C'est pourtant bien clair, et il faut que vous soyez devenu le dernier des...

ROBERT.

Des niais !

GASTON.

Non, des Mohicans, seulement — pour ne pas com-

prendre des choses aussi simples... Tenez ! à propos de sauvages, vous vous rappelez ce jeune d'Aigueville que sa famille avait engagé comme mousse ? L'autre jour il me contait qu'à sa dernière traversée, il avait revu une petite île du Pacifique dont il avait fait connaissance à son premier voyage, quinze ans auparavant. Jolie connaissance, ma foi ! Ces insulaires gloutons mangeaient leurs prisonniers... avec les doigts. Eh bien, maintenant... Vous me suivez, n'est-ce pas?

ROBERT, distrait.

Parfaitement. Ils ne les mangent plus?

GASTON.

Que si, toujours !... mais avec des fourchettes.

ROBERT, toujours distrait.

Ah !

GASTON.

Oui. N'est-ce pas un progrès?

ROBERT.

Ah çà ! pourquoi me parlez-vous de ces animaux-là ?

GASTON.

Voici. Le mariage est toujours le mariage, — et c'est pourquoi je suis encore garçon ; — mais l'industrie moderne en a bien perfectionné l'outillage, mon cher, — et c'est pourquoi madame de Trye vous étonne.

ROBERT.

Bien. Mais puisque vous êtes en goût d'apologues, éclairez donc un peu votre lanterne.

GASTON.

Vous voulez plus ample explication?

ROBERT.

Oui.

GASTON.

Eh bien, vous saurez, mon cher... Mais... vous permettez que je donne un ordre? (Il sonne.) Et d'abord, cette promenade m'a creusé... Un verre de xérès et un biscuit, voulez-vous? Oh! pardon!... ce devrait être là, mais j'ai un domestique nouveau...

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLES.

GASTON, à Charles.

Le xérès et des biscuits. Attendez!... (Gaston a écrit quelques mots sur une carte qu'il a mise sous enveloppe.) Qu'on porte immédiatement cette lettre chez madame de Montenotte, 39, boulevard Haussmann. (Charles prend la lettre.) Je n'y suis pour personne, sauf pour cette dame et pour un de mes amis, M. de Trye; pour personne autre, vous entendez?

CHARLES.

Oui, Monsieur. (A part, lisant l'adresse.) En voilà une que je grillais de connaître!

Il sort.

SCÈNE III

GASTON, ROBERT.

ROBERT, étonné.

Comment! Georges, et...

GASTON.

Patience! Vous allez comprendre.

ROBERT.

Mais...

GASTON.

Ah! vous m'avez demandé l'exposition; ne sautez pas jusqu'à la crise!

ROBERT.

Soit! exposez.

Un silence. — Le domestique rentre et sert le xérès.

GASTON.

Avez-vous jamais assisté à une séance de réception à l'Académie?

ROBERT.

Non.

GASTON.

Tant pis!... pas pour vous, pour ma comparaison. Enfin!... Il est un petit membre de phrase que le nouvel immortel doit toujours placer dans l'éloge du défunt, — son prédécesseur, — et que voici: « Messieurs, l'homme éminent auquel je succède sans le remplacer parmi vous... etc... » Peu importe le reste, pourvu que cela y soit. Eh bien, madame de Trye, dès avant son mariage, avait beaucoup réfléchi. Très fine, très sagace, très revenue de tout, — sans y être allée —, cette petite femme s'est dit qu'il ne lui suffirait pas, comme c'est l'usage, de succéder aux maîtresses de son mari, qu'elle les remplacerait. Et elle les a remplacées!... Éclat de toilette, liberté de propos et d'allures, rage de distractions, elle a recueilli tout l'héritage du vice bruyant et frivole pour en user sans ménagement ni scrupule. Elle pensait le purifier au service de cette cause nou-

velle,... — la bonne cause! c'est-à-dire la joie du ménage... Excitée d'ailleurs, et piquée au jeu par l'exemple de sa plus intime amie, une Américaine excentrique, madame Betsy Smith, elle s'est dit : « J'aurai de plus que les honnêtes femmes, les séductions des autres; j'aurai de plus que les autres l'honnêteté des premières. Je serai une maîtresse reconnue par le code et bénie par l'église; mon mari sera mon amant légitime; je commencerai, moi, ma vie de garçon, le jour où il croira avoir enterré la sienne, et nous aurons l'air d'attendre le mariage, à la faveur du mariage même. Et voilà le secret de sa puissance!... Contre le monde elle a pour se défendre son intention qui est pure, son amour qui est vrai, sa conduite qui est au fond irréprochable. Contre le demi-monde elle a cet art de le vaincre en l'imitant, et cet orgueil de passer au bras de son mari devant l'escadron fringant des beautés du jour en murmurant tout bas: « Regarde-les, mon ami; regarde-les bien, je suis tranquille, va! La plus coquette, la plus originale, la plus illustre ne l'est pas autant que moi! » Aussi faut-il voir comme elle joue intrépidement avec les apparences, et comme elle sait gré à ceux qui s'y trompent! Ce matin, je jurerais qu'elle a été ravie de votre hésitation d'un moment. C'est un hommage à son talent. Elle adore ces méprises dont une autre s'indignerait; et quand le garçon du cabinet où elle a mené souper son mari propose quelque menu savant, avec un coup d'œil d'intelligence, elle est plus fière cent fois qu'une petite dame prise pour une grande. Bref, elle a résolu bravement, fièrement, que son mari n'aurait plus de maîtresses, et elle a compris qu'il n'était pas assez vertueux pour se contenter de sa femme; de là ce joli monstre qui vous déconcerte : la femme-maîtresse... C'est à ce prix, mon cher, que madame de Trye est restée jusqu'à ce jour maîtresse femme chez elle.

ROBERT.

Ainsi c'est par système que madame de Trye s'est ravalée à ce rôle?

GASTON.

Ravalée! fi! le gros mot! Elle a pris ce rôle par plaisir d'abord, elle l'a gardé par système ensuite.

ROBERT.

Et ce beau système lui a réussi?

GASTON.

Oui, jusqu'ici, ma foi!... En se mariant, de Trye, un peu fatigué, comme vous savez, avait cru sincèrement qu'il entrait au port. Et puis, que voulez-vous? Il s'est laissé persuader sans peine de refaire sous le pavillon régulier les courses qu'il avait faites en écumeur de plaisirs... Hé! donc! vogue la galère! Loin de contrarier la manœuvre ou de la modérer seulement, il l'a précipitée. Il n'a pas, mon Dieu! corrompu sa femme: il l'a gâtée seulement. Il n'eût pas semé sans doute les mille jolis défauts dont vous la trouvez fleurie; mais, les voyant éclore, il les a cultivés.

ROBERT.

Et vous jugez tout cela...

GASTON.

Oh! je ne juge pas. J'explique.

ROBERT.

Vous n'avez pas d'opinion!...

GASTON.

Si fait!... Mais j'en ai plusieurs. Tout dépend du point de vue. Ah! si j'étais comme vous un libéré de notre aimable corruption parisienne, retrempé dans un bain de vertus militaires et sanctifié par cinq ans

de purgatoire à l'étranger, je déclarerais que madame de Trye...

ROBERT.

Pardon, si j'interromps mon oraison funèbre ; mais je veux votre avis : le mien, je le connais.

GASTON.

Diable ! C'est une profession de foi que vous me demandez, alors ?

ROBERT.

Si vous voulez.

GASTON.

Moi qui n'ai justement ni foi ni profession !... Enfin !... mon avis, c'est tout uniment que madame de Trye fait devant nous une expérience des plus piquantes : — nous devons l'en remercier ; — et que, si l'expérience paraît un peu scabreuse et suspecte, l'assentiment du mari l'excuse et l'absout. Quant à lui, je pense qu'il n'est jusqu'ici pas à plaindre. En ce monde, les uns n'ont que leur femme, les autres que leur maîtresse : c'est maigre ; j'en connais qui ont femme et maîtresse : c'est cher ; de Trye, lui, trouve une maîtresse dans sa femme : c'est ce que j'appelle un luxe économique. Qu'en dites-vous ?

ROBERT.

Moi, voici tout net mon sentiment. Avoir une femme est bien, une maîtresse... moins bien ; femme et maîtresse, mal ; mais faire de sa femme sa maîtresse...

GASTON.

C'est pis encore ?

ROBERT.

Oui.

GASTON.

Oh !

ROBERT.

Oui, car ce n'est pas seulement faillir à la loi du mariage, c'est dégrader et corrompre le mariage même.

GASTON.

Peste ! voilà de gros mots, cette fois.

ROBERT.

Non, de grands mots. Des mots dont nous avons peur d'ordinaire, mais qu'il faut oser reprendre à l'occasion, morbleu ! dût-on être ridicule.

GASTON.

Hé ! comme vous vous emportez ! Ridicule !... Vous êtes original, voilà tout.

ROBERT.

Et voulez-vous savoir toute ma pensée ? Le jeu que joue madame de Trye, n'est pas seulement coupable, il est imprudent !... Dieu sait comment tout cela peut tourner !

GASTON.

Ah ! ça, c'est une autre affaire !

ROBERT, s'animant.

Oui, le premier acte est gai ; mais attendons la fin !... Le mariage joyeux ! Cela sonne bien à l'oreille. Deux caprices se sont rencontrés par hasard, et parés du nom d'amour. On a signé pour la vie un contrat d'amusement mutuel. Plus d'obligations maussades, plus de chaînes ; un lien de fleurs !... Le mariage n'est plus la promesse austère et désintéressée de s'aimer toujours : c'est l'engagement égoïste de se plaire tant qu'on pourra. Monsieur n'a point la peine de se déshabituer du vice aimable, et madame s'y habitue, —

jusqu'au jour où ce vernis d'amour s'écaille et tombe. Dessous, il n'y a rien. — Et pour que ce jour arrive, que faut-il ? un petit accident : un teint gâté par cette maternité qu'on n'a ni désirée, ni prévue... — car pour un tel couple elle est une gêne et non une joie ; — ... moins que cela peut-être : une ride apparue mal à propos, un rien, — qui découvre brusquement à ces deux êtres la satiété venue même avant la fin de la jeunesse. Et ce grain de sable suffit à faire dérailler ce train de plaisir !... Le mari se met en quête d'une aventure nouvelle ou retourne à quelque ancienne maîtresse dont sa femme ne lui a fait oublier que le nom ; et la femme fait profiter un consolateur empressé de cette éducation galante qu'elle tient de son mari ! Voilà, mon cher, l'itinéraire de nos amis. Maintenant, à quel point en sont-ils ? Vous le savez sans doute mieux que moi.

Un silence.

GASTON.

Je ne voulais pas vous le dire : ils sont près de dérailler.

ROBERT.

Elle n'aime plus son mari ?

GASTON.

Si !... mais lui ne l'aime plus, ou croit ne plus l'aimer. Elle le sent s'échapper, et, pour le retenir, elle est femme à tout faire. Réussira-t-elle ? Aussi las du mariage qu'il était fatigué naguère de la vie de garçon, désespérant du repos, inquiet, mécontent, il est comme ces malades qui se tournent d'un côté sur l'autre.

ROBERT.

Et si j'ai compris l'ordre que vous donniez tout à l'heure, vous l'aidez de vos propres mains à se retourner sur la gauche ?

GASTON.

Eh bien, oui! je l'aide!

ROBERT.

Hé! quel diable êtes-vous donc?

GASTON.

Un bon diable au fond! Vous condamnez, n'est-ce pas, la méthode de madame de Trye? Moi, simplement, je la juge fausse, et je la crois corrigible. (Avec beaucoup d'accent.) Ne désespérez jamais d'une femme, mon cher: ces créatures-là ont plus de ressort que nous!

ROBERT.

Et c'est... par intérêt pour madame de Trye, que vous allez réunir chez vous son mari et...

GASTON.

Permettez, non! ils vont se rencontrer chez moi. La crise était fatale: mieux vaut en finir.

ROBERT.

Diantre! L'épreuve est dangereuse... Un homme à la mer! Il se noiera.

GASTON.

Hé! que non! Il boira, mon cher, mais il sait nager. Et puis, je tiens la corde; et si j'ai besoin d'un coup de main, — vous êtes là maintenant, — vous savez, je compte sur vous! Parce que moi, n'est-ce pas, je manque un peu d'autorité... Mais voulez-vous qu'à nous deux nous entreprenions ce sauvetage?...

ROBERT.

De grand cœur! Mais que faire?

GASTON.

Le laisser barboter d'abord, puis le ramener à la rive, où il trouvera sa petite femme corrigée par la

peur. Après ce dernier plongeon, il sera plus prudent; et elle comprendra que, pour le garder au logis, il faut lui présenter autre chose que ce qu'il trouverait ailleurs.

ROBERT.

Ah çà! mais vous êtes un apôtre, vous!

GASTON.

Oui! Et je n'en ai pas l'air: c'est justement pourquoi je peux faire des conversions... On sonne: c'est lui ou Berthe! Il ne doit pas tenir à vous avoir pour témoin de son péché...

ROBERT, montrant la porte du fond.

Par ici?

GASTON, montrant la porte de gauche.

Non, par là!... A bientôt, n'est-ce pas?

ROBERT, sortant.

A bientôt, mon cher!

SCÈNE IV

GASTON, ODETTE.

ODETTE, entrant par le fond, très vite, à Gaston en lui tendant la main.

Bonjour! Est-ce que vous m'attendiez par hasard?

GASTON.

Non, ma parole!... Je ne devine même pas...

ODETTE.

Ce qui vous vaut l'embarras de ma visite?... Car vous en attendez une autre, mauvais sujet! Ne niez pas! Votre valet de chambre s'est incliné devant moi sans

que je lui dise mon nom, et avec un sourire!... Enfin!... Georges n'est pas arrivé?

Six heures sonnent.

GASTON.

Mais non... Il devait donc venir?

ODETTE.

Il ne me l'avait pas dit; mais je viens du cercle, où il devait dîner, et où j'ai appris qu'il serait chez vous à six heures. Voilà!... Il aura pris le chemin des écoliers. Tant pis pour lui!... Je lui apportais une grande nouvelle!...

GASTON.

Une grande nouvelle! Votre fils se marie?

ODETTE.

Non, mais il a une dent! Je ne l'ai pas vue; mais le docteur me l'a fait toucher du doigt: oh! je l'ai très bien sentie! Pauvre Bébé! Voilà pourquoi il pleurait! Eh bien, vous ne direz rien à Georges, n'est-ce pas? Je veux lui annoncer moi-même... Car je me sauve, soyez tranquille: Betsy m'attend... Vous savez que c'est très gentil, votre petit hôtel! très gentil!... Ah! j'y pense, vous avez mes livres?

GASTON.

Mais je vous les enverrai!

ODETTE.

Non; puisque je suis là, je vais les prendre.

GASTON.

Je vais vous les donner: ils sont par là...

ODETTE.

Bah! je vais avec vous. Cette occasion de visiter

votre appartement ne se retrouvera peut-être pas... On a sonné, je crois?

GASTON.

On a sonné?

ODETTE.

C'est Georges sans doute! Allons vite, mes livres!

GASTON.

Ils sont dans ma chambre.

ODETTE.

Eh bien, passez devant. Est-ce que je connais le chemin, moi?

Gaston lève la portière et insiste pour faire passer Odette, elle est à demi sortie, la porte du fond s'ouvre, Berthe paraît sur le seuil : dans la perspective de la porte le domestique effaré.

SCÈNE V

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, sans voir Odette.

Six heures!... Il n'est pas arrivé?

ODETTE; en apercevant Berthe, elle a fait un mouvement comme pour fuir; à ces paroles, elle se ravise; très émue, avec colère.

Oh!

GASTON; masquant Odette et s'efforçant de la faire sortir derrière lui, par la porte de gauche.

Euh!.. Villiers?... non, pas encore, mais...

ODETTE, à Gaston, en passant, très décidée.

Merci, mais inutile... (A Berthe.) — Je suis madame de Trye, Mademoiselle.

BERTHE, un peu ennuyée.

Mais... je ne vous connais pas, Madame!

ODETTE, résolue.

Je vous connais bien, moi!

BERTHE.

Ah! mon cher!... vous réglez mal vos visites. Il y a quelqu'un de trop ici.

GASTON.

Tu cr... Vous croyez?

BERTHE.

C'est moi. Je me retire.

ODETTE, ferme, ironique.

Restez, Madame! Je pense au contraire qu'il nous manque quelqu'un. Nous l'attendrons, si Monsieur le permet. (A Gaston, très ironique.) Vous êtes hospitalier!

GASTON, bas, à Odette.

Mais je vous jure... (Bas, à Berthe.) Nie tout.

BERTHE.

Monsieur Morère! dites donc, je vous prie, qu'on laisse entrer M. Villiers.

GASTON, bas, à Odette.

Vous voyez...

Il sonne.

BERTHE.

Il va venir tout à l'heure.

GASTON, bas.

Bien, très bien.

BERTHE.

Je vous demande pardon... Il voulait à toute force dîner avec moi... Je lui ai dit que le seul moyen...

GASTON.

Mais... il sera le bienvenu. (A Charles qui vient d'entrer.) Je n'y suis maintenant pour personne que pour M. Villiers... M. Villiers, vous entendez?

ODETTE.

Et M. de Trye, je pense.

GASTON.

Et M. de Trye... naturellement..., s'il vient.

ODETTE.

Il viendra.

Charles sort.

BERTHE.

C'est que votre domestique me paraît un peu fou !.. Il voulait à toute force me barrer le passage ; et quand je me suis nommée, j'ai cru le changer en statue de sel !

ODETTE, ironique.

Sans doute, il vous croyait déjà entrée, Madame. Je m'étais doutée qu'il me prenait pour une autre. Au reste, très flattée... (A Gaston.) Pourquoi toussez-vous ?

GASTON.

J'ai idée qu'une femme n'est jamais flattée d'être prise pour une autre.

BERTHE.

C'est selon !... Je crois connaître assez Madame pour accepter son compliment.

ODETTE.

Vous disiez tout à l'heure...

BERTHE.

Oh! si l'on ne se voit pas, on se regarde!... Ne vous ai-je pas aperçue, ces jours-ci encore... où donc? aux Variétés!

ODETTE.

Ah! sans doute... au théâtre!

BERTHE.

Et même tout à l'heure, si je ne me trompe, au Bois.

ODETTE.

Le Bois est un terrain neutre, comme le théâtre.

BERTHE.

Tandis qu'ici, vous croyez que nous sommes... sur un terrain commun?

ODETTE, à part.

Impertinente!

GASTON.

Neutre, Madame, neutre! (A part.) Mais brûlant!

BERTHE.

Quoi qu'il en soit, je remercie le hasard, ou M. Morère...

GASTON.

Le hasard, Madame, le hasard!

ODETTE, résolue.

Non, Madame, ne remerciez personne. Vous sentez bien que cette entrevue que je n'ai pas fuie, — Dieu sait, d'ailleurs, si je l'avais cherchée! — cette entrevue, comment dirai-je? n'est qu'un armistice. Nous ne portons pas les mêmes couleurs: je suis dans l'armée ré-

gulière ; vous..., vous êtes dans l'autre. Nous sommes, comme on dit aujourd'hui, deux principes en guerre : bataille alors !... Chez nous, la vieille tactique c'est la dignité et le mépris de l'ennemi ; j'aurais dû, suivant nos règles, sortir d'ici, quand vous y êtes entrée : c'était si simple. (Gracieuse) Mais je suis de la nouvelle école. Ces retraites hautaines, ces refus indignés de se regarder dans les yeux sont des lâchetés ou des sottises qui nous ont perdues : si nous vous connaissions mieux, nous vous craindrions moins. Vous voyez, je suis étrangement franche. Je sais qui vous êtes, vous savez qui je suis ; vous restez, je reste. Voulez-vous que nous causions un peu dans la tranchée pendant la suspension d'armes ?

BERTHE.

Alors, cette connaissance que nous faisons, c'est une reconnaissance que vous faites ?

ODETTE.

Ces messieurs vous disent tous les secrets de notre camp ; il faut bien que nous cherchions à pénétrer ceux du vôtre.

BERTHE.

Hé ! que pourraient-ils vous dire ? Vous ne nous avez rien laissé à vous apprendre : vous avez tout perfectionné ; c'est nous qui sommes en retard. Vous nous avez pris jusqu'à notre uniforme : voyez, nous portons le même, (Comparant avec affectation les deux toilettes) — sinon que vous êtes peut-être... plus gradée que moi ! Nous vos ennemies ?... mais pourquoi donc ? Si vous n'êtes des nôtres, vous faites campagne avec nous ; nous tombons au sort, vous êtes des volontaires ; vous êtes nos alliées contre le mariage, et c'est par vous que nous avons des intelligences dans la place. Vous avez des maris, mais vous n'êtes pas des femmes !... Vous avez

supprimé tous vos devoirs : ne vous étonnez pas que nous supprimions si facilement tous vos droits ! Ah ! la vieille école nous étudiait moins, et ne nous ressemblait pas ! Elle était plus forte que vous !

ODETTE, frémissante.

Vous la craigniez moins cependant ; car, si j'ai compris, vous voyez avec chagrin que nous fassions, pour garder nos maris, ce que vous faites pour nous les prendre.

BERTHE.

Oh ! pour vous les reprendre, simplement !... Souvent même pour les garder. Et nous sommes reconnaissantes... à vous, de ne pas nous les changer ; à eux, de nous être si fidèles ou si constants. Ils y ont quelque mérite !... Car, en vérité, — les maris trouvent aujourd'hui chez eux ce qu'autrefois ils cherchaient dehors !

ODETTE, se levant avec éclat.

Il reste deux choses qu'ils ne trouveront jamais chez vous : la première, c'est l'amour ! la seconde... ah ! la trêve expire !... C'est l'honneur, Mademoiselle !

Berthe est sur le point de riposter et Gaston fait mine de s'interposer quand la porte s'ouvre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, VILLIERS, CHARLES.

CHARLES, annonçant.

M. Villiers !

GASTON, à part.

Ouf! Il était temps... (Bas à Odette.) Eh bien! vous voyez...

Odette reste impassible.

VILLIERS.

Vous me pardonnez, mon cher...

GASTON.

Mais comment donc!...

VILLIERS, allant à Berthe.

Berthe... Oh! mais... (Apercevant Odette, il s'arrête stupéfait, marche aussitôt vers elle et respectueusement :) Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Madame, et je vous remercie de tout mon cœur de n'en être pas partie, si du moins vous saviez que je devais y venir.

Odette ne répond que par un geste de dédain et s'écarte de lui.

CHARLES, entré derrière Villiers, embarrassé, regardant d'abord Berthe qui sourit, puis Odette.

M. de Trye fait prévenir Madame qu'il l'attend en bas dans la voiture.

ODETTE, bas, douloureusement.

Ah! (Elle jette un coup d'œil rapide et tristement victorieux à Gaston qui va soulever le rideau d'une des fenêtres de droite et revient la tête basse. Puis haut, à Charles en montrant Berthe.) Madame... ou moi?...

Silence de Charles; Odette jette à Berthe un regard d'interrogation ironique.)

BERTHE, très calme.

Je ne sais; si vous voulez le faire demander, Madame?

ODETTE, à part, avec rage.

Oh! (Prenant une résolution soudaine. —Haut à Charles.) C'est bien!

BERTHE, à Charles.

Et vous pouvez dire à mon cocher qu'il peut s'en retourner... Nous irons à pied.

ODETTE, faisant un effort ; à Berthe, à demi-voix mais violemment.

En laissant venir M. Villiers à ce rendez-vous que vous aviez avec mon mari, vous comptiez reprendre Georges par la jalousie peut-être? (Sourire équivoque de Berthe.) Eh bien, vous allez voir !... (Courant à la glace sans tain.) Monsieur Villiers, ce coupé qui attend dans la cour est le vôtre?

VILLIERS.

Oui, Madame.

ODETTE.

Votre bras, je vous prie. (A Gaston qui s'élance vers elle, prêt à parler; ironiquement, d'une voix saccadée.) Oui, je suis en voiture découverte, je crains le froid avec Georges! (A Villiers.) Venez.., mais venez donc!

Elle prend le bras de Villiers et sort rapidement avec lui. Villiers s'est contenté d'un geste amical à Gaston stupéfait.

SCÈNE VII

GASTON, BERTHE.

BERTHE.

Eh bien! eh bien!... Elle est folle!

GASTON.

Folle de son mari, oui!

BERTHE.

Elle a une bonne façon de le lui prouver !

GASTON.

Les voilà qui partent ! Il attend dans la rue : Il va les voir passer... (Il va regarder à la fenêtre de droite.) Il les a vus !... Il saute de voiture, il entre ici.

BERTHE.

Il monte ?

GASTON.

Oui. Toi, ma chère, je te conseille de filer... Ce n'est pas maintenant que Georges...

BERTHE.

Le voici !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES, entrant brusquement.

Enfin !... Quand j'ai vu la voiture d'Odette et celle de Berthe à la porte !... (S'arrêtant stupéfait devant Berthe.) Vous ! (Regardant Gaston qui détourne la tête ; puis le saisissant par le bras.) Ah çà ! qui vient de passer avec Villiers ?

BERTHE.

Ta femme, mon bon ! Les as-tu salués ?

GEORGES, avec rage.

Ah !

Il s'élance au dehors.

GASTON.

Georges !... Je ne te quitte pas !

Il sort.

BERTHE, seule.

Ça des femmes du monde ! Mais alors... (Gaîment.) j'en suis !

ACTE TROISIÈME

Chez Georges. (Même décor qu'au 1er acte.)

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, puis JEAN, puis ANNA.

GEORGES.

Neuf heures ! Gaston va venir... (Il sonne. Jean paraît.) Madame n'est pas réveillée ?...

JEAN.

Je ne sais, Monsieur.

GEORGES, à part.

Il faut pourtant que je lui parle avant... (Haut.) Faites-moi venir Anna. (Jean sort.) Quelle nuit, mon Dieu ! (Auprès de la porte du fond, montrant la baie vitrée.) Et les oiseaux chantent dans ce maudit jardin ! (Entre Anna.) Ah !

ANNA.

Madame est sortie, Monsieur.

GEORGES.

Comment, sortie ?... A quelle heure ?

ANNA.

Depuis une demi-heure environ.

GEORGES.

A pied ?

ANNA.

Il fait si beau !... Je crois que Madame est allée jusqu'au marché aux fleurs.

GEORGES.

Vous avez bien dit à Madame, hier soir, que je désirais lui parler ?

ANNA.

Oui, Monsieur ! Mais comme j'ai dit à Monsieur, Madame a répondu qu'elle était souffrante, qu'on la laissât reposer.

GEORGES.

Oui, mais ensuite... Vous êtes rentrée pour lui dire que je désirais lui parler dès son réveil...

ANNA.

Oui, Monsieur ! Madame m'a défendu de rouvrir encore sa porte...

GEORGES.

Et ainsi, ce matin, elle est sortie sans rien dire ?

ANNA.

Oui, Monsieur.

GEORGES.

C'est bien !... Gaston !... Laissez-nous.

Anna sort.

SCÈNE II

GEORGES, GASTON.

GEORGES.

Eh bien ! c'est toujours pour ce matin !

GASTON.

Ce matin, dix heures... Et ici... quoi de nouveau ?

GASTON.

Quoi de nouveau ? Voici !... — Hier, à minuit, après ton départ, je suis retourné chez madame Smith, — pour t'obéir ! Le valet de chambre m'a répété ce qu'il m'avait dit à neuf heures : que sa maîtresse avait dîné en ville et devait être au bal, et que madame de Trye n'avait pas paru de la soirée. Je suis revenu ici : ma femme était rentrée. Enfermée chez elle, soi-disant souffrante !... Je n'ai pas voulu, devant les gens, forcer la consigne... Je l'ai fait prier de me recevoir ce matin à son réveil... Il est neuf heures : elle est sortie.

GASTON.

Sans te voir ?

GEORGES.

Sans me voir... Es-tu convaincu, maintenant ?

GASTON.

Non ! Je te répète que tout cela n'est qu'une comédie ou une méprise, et que ta femme...

GEORGES.

Merci. Tous les mensonges que ton amitié voudrait me faire, je me les suis fait pendant cette nuit et je n'ai pu y croire... Redis-moi plutôt, mais en détail, ce qui s'est passé au cercle après mon départ.

GASTON.

Je ne t'ai rien caché. D'abord, comme tu penses, un grand tumulte... Sans rien savoir, les uns te donnent raison, les autres te donnent tort...

GEORGES.

Qui cela m'a donné tort?

GASTON.

Dame! A onze heures, tout le monde est bien tranquille : tu arrives par une porte, Villiers par une autre; tu lui jettes tes gants au visage, en lui criant : « Vous savez pourquoi! » S'il le savait, lui, les autres ne le savaient pas... Et encore le savait-il? Il n'en avait pas l'air! (Geste de Georges.) Oui!... On vous sépare, je t'entraîne, tu me donnes tes instructions. Je rentre dans la salle, et je trouve Villiers fort ému, avec d'Aigueville et Kent, qu'il a choisis pour témoins. Je prie d'Ambert de t'assister avec moi : je l'avais sous la main; j'aurais préféré Champdieu...

GEORGES.

Non, je te l'ai dit, au contraire,.. je ne veux pas qu'il sache...

GASTON.

Oui!... Tu crains son jugement!... Enfin, tu es le maître...—D'Ambert et moi nous réclamons pour toi la qualité de premier offensé. Villiers te la dénie, comme je m'y attendais. Il déclare sur l'honneur, sans s'expliquer

davantage, qu'il ne te devait aucune réparation... Comme c'est aussi mon opinion, je suis d'abord un peu démonté...

GEORGES.

Pardieu! voulais-tu qu'il avouât l'injure? Tout autre à sa place aurait parlé de même!

GASTON.

Je me remets, et je riposte suivant mon mandat. Villiers ne peut contester qu'il ait emmené madame de Trye dans sa voiture, justement après que tu l'avais fait demander. Là-dessus, d'ailleurs, j'aborde la question des armes, et, presque aussitôt, il admet notre thèse... Enchanté au fond d'avoir une affaire qui pourra l'illustrer, il accepte l'arme...

GEORGES, amèrement.

Naturellement!

GASTON.

Kent, après une défense, consent à prêter son jardin; et, comme tu m'avais exprimé ta volonté de précipiter les événements, je demande ce matin, dix heures. Je reviens ici, je retourne au cercle; je vais me coucher, je ne dors pas... et me voici.

GEORGES.

Je te remercie!

Il lui serre la main.

GASTON.

Tu as la fièvre... Mon pauvre garçon... Enfin! Ce n'est pas le moment de s'attendrir... Tu es nerveux, tu brûles: tu n'auras pas la main sûre. Tâche de te calmer un peu.

GEORGES, il hausse les épaules et montre la pendule.

Regarde l'heure.

GASTON.

Déjà! Je vais chercher d'Ambert. Nous revenons te prendre ici, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Oui ! A tout à l'heure !

Gaston sort au fond.

SCÈNE III

GEORGES, seul.

Allons! Il faut que je lui écrive, puisque je ne l'ai pas revue... (Écrivant.) « Ma pauvre Odette... » Odette !... Je me souviens de la première fois que j'ai écrit ce nom... Dans ce bal, chez les Smith... pour marquer une valse qu'elle m'avait promise .. (Un silence.) Mon Dieu, mon Dieu !... (Un silence.) Si pourtant Gaston ne s'était pas trompé, si ce n'était qu'une feinte... (Avec éclat.) Eh bien! non! quand ce qu'il veut me persuader sans y croire serait vrai, quand j'y croirais moi-même, quand ma femme, — ma femme! — aurait passé sous un toit honnête cette soirée maudite, je ne pardonnerais pas à ma femme ce stratagème de fille ! (Robert, qui vient d'entrer, lui touche l'épaule.) Toi !...

SCÈNE IV

GEORGES, ROBERT.

ROBERT.

Je sais que tu te bats, et pourquoi tu te bats.

GEORGES.

Comment?...

ROBERT.

Morère tout à l'heure m'a fait prier de passer chez toi, et je viens de le rencontrer à la porte. — Tu es absurde!

GEORGES.

Je suis bien aise que tu sois venu: il ne faut pas que la maison soit déserte, et...

ROBERT.

Oui, c'est convenu; je vais rester ici. Mais laisse-moi te dire... Oui, tu peux demander raison à M. Villiers de son impertinence; mais pour ta femme, j'en suis sûr, il n'y a là qu'une étourderie...

GEORGES.

Une étourderie!... Tu appelles cela...

ROBERT.

Pas davantage! Et voyons, as-tu le droit de la lui reprocher si cruellement?

GEORGES.

Si j'ai!... Je te comprends, Robert, tu as été mon camarade, tu veux savoir quel mari j'ai pu faire. Eh bien, sache, mon ami, (Avec accent.) que j'ai aimé folle-

ment ma femme; sache que j'ai été non seulement épris, mais fidèle; d'une fidélité scrupuleuse, absolue... ridicule! Oui, mon ami, depuis trois ans, je suis l'amant de ma femme!

ROBERT.

Hé! c'est son mari qu'il fallait être! c'est-à-dire son maître, — aux deux sens du mot.

GEORGES.

Tu voulais...

ROBERT.

Oui, son maître!.. Tu me parles d'amour! de fidélité!.. Est-ce là des vertus?... L'amour et la fidélité? Un instinct et une habitude! Tout cela ne se trouve-t-il pas hors du mariage? La vraie vertu de l'homme, celle qui t'a fait défaut, c'est l'autorité.

GEORGES.

Eh! mon ami! Tu as beau dire, il nous faut prendre nos femmes comme on nous les donne.

ROBERT.

Les prendre, soit!... Les garder, non pas!

GEORGES.

Le temps des matrones est passé!

ROBERT.

Celui des mères est venu.

GEORGES.

Oui, tu dis vrai, sans doute... et si c'était à refaire!... Je ne suis pas mauvais... Odette non plus... Je ne suis que faible, et elle... très étourdie, — en croyant raisonner peut-être! Je l'aimais trop pour l'aimer bien, vois-tu... Je trouvais si bon de vivre en des joies avouées, de m'abandonner à mon sort, et de montrer à tous

mon bonheur comme un exemple, d'être heureux sans scandale et d'être bon sans mérite! Je me croyais enviable, envié de tous, des fous et des sages!... de ceux qui s'attardent à gauche et de ceux qui se morfondent à droite! Et maintenant!... Sais-tu que je t'admire et que je t'envie, toi! Tu es jeune, tu es fort, tu as des raisons de vivre!

ROBERT.

Eh bien, et toi donc?

GEORGES.

Oh! moi!

ROBERT.

Es-tu fou? Ton fils!

GEORGES.

Ah! pourquoi cet enfant n'est-il pas venu deux ans plus tôt!

ROBERT.

Mais il est là maintenant! Il est là qui vous commande de vous pardonner votre erreur et de vivre heureux pour lui!

GEORGES.

Pardonner? mais je suis le premier coupable! Et, du moins, je ne veux pas me mentir. Je n'ai plus la force de me corriger; mais tu vois, je me juge: s'il m'arrive malheur...

ROBERT.

Malheur? Dans ce duel? Allons donc! Tu te bats à l'épée, n'est-ce pas? Le Villiers va passer un vilain quart d'heure! Ah çà, où te bats-tu? Gaston ne m'a pas dit...

SCÈNE V

LES MÊMES, ODETTE, puis JEAN.

ODETTE, entrant brusquement par la porte du fond avec une brassée de fleurs.

C'est moi!

GEORGES.

Vous!... D'où venez-vous?

ODETTE.

Et vous?

GEORGES.

Oh! pas de railleries, n'est-ce pas?

ODETTE, très calme pendant qu'elle défait son chapeau et arrange ses fleurs.

C'est que vous pourriez venir de chez mademoiselle... Moi, je viens du marché aux fleurs, comme vous voyez!

GEORGES.

Et hier?

ODETTE.

Hier, j'ai dîné chez Betsy. Ne vous l'avais-je pas dit?

GEORGES.

Je suis allé deux fois hier soir chez madame Smith...

ODETTE.

Elle ne recevait pas?... Elle était souffrante.

GEORGES.

Elle était au bal; on ne vous avait pas vue. Vous voyez bien que vous mentez! Vous mentez! Vous allez me dire...

ODETTE.

Ah! je mens? Eh bien, oui, je mens!...

GEORGES, s'élançant, la main levée sur elle.

Misérable!

ROBERT, le retenant par le bras.

Georges!

JEAN, à la porte du fond.

M. Gaston Morère attend Monsieur.

Georges fait encore un pas vers Odette comme pour parler, puis se ravise brusquement et s'élance par la porte du fond que le domestique referme.

SCÈNE VI

ODETTE, ROBERT.

ROBERT.

Madame! ce que vous venez de dire c'est un jeu, n'est-ce pas?

ODETTE.

Ah! vous brûlez de connaître men odyssée, vous! Eh bien, je suis bonne : vous allez tout savoir. (Très vite, avec une aisance affectée.) Hier, à sept heures, après m'être assurée que mon bien-aimé seigneur et maître, Georges de Trye, avait rendez-vous chez notre ami Gaston Morère avec mademoiselle Montenotte, que vous connaissez sans doute, je me suis fait enlever au

nez des trois personnes susdites, par un sot que vous connaissez peut-être, M. Villiers, dans un coupé audit sot appartenant. Comment ce bel enlèvement a-t-il tourné? Il a tourné court, — au coin du boulevard Haussmann et du boulevard Malesherbes, où je me suis fait descendre, laissant mon ravisseur penaud, après trois minutes d'une conversation décevante sur la pluie qui menaçait. Je suis entrée 48, boulevard Malesherbes, chez mon amie, madame Smith, avec qui j'ai dîné. Nous avons passé la soirée à bavarder ensemble, interrompues seulement par le coup de sonnette de Georges, que le valet de chambre, à qui j'avais fait la leçon, a éconduit sans rire... Même, nous sommes allées sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du salon... J'ai entendu sa voix brève, frémissante... Oh! quelle joie! Je ne m'étais pas trompée!... Faut-il le dire? j'ai eu bonne envie d'ouvrir et de me jeter à son cou! Mais c'était mon bonheur, mon avenir qui se décidaient: j'ai tenu bon, je n'ai pas bronché. Rentrée chez moi, et ce matin encore, j'ai laissé monter sa colère, — et vous venez de voir que j'avais eu raison!... Vous avez vu tout à l'heure? Il a levé la main sur moi! Il m'aurait frappée, n'est-ce pas? — Ah! J'ai reconquis mon bonheur!... Êtes-vous content?

ROBERT.

Non!

ODETTE.

Moi qui suis toute fière de ma campagne improvisée!... Que fallait-il donc pour satisfaire votre sagesse?

ROBERT.

Ma sagesse, Madame, hésite entre la franchise... et la courtoisie.

ODETTE.

Va donc pour la franchise! Elle est pardonnée d'avance, un jour de victoire.

ROBERT.

Eh bien!... Vous parlez de bonheur! Est-ce avoir le bonheur qu'être forcée, comme vous venez de l'être, de le risquer pour le garder? Et de le risquer comment? avec l'honneur aussi! L'honneur! si délicat, entendez-vous, qu'on ne saurait feindre de le compromettre, sans le compromettre vraiment!...

ODETTE.

Monsieur!

ROBERT.

Et d'ailleurs, avouez-le, Madame, cette surveillance inquiète à laquelle vous vous condamnez, cet art laborieux que vous mettez chaque jour à gagner encore la fidélité du lendemain, cet amour ingénieux au lieu d'être simple, bruyant au lieu d'être recueilli, s'entraînant et s'efforçant toujours au lieu de vivre dans la confiance et la sérénité, tout cela n'a point rempli votre vie ni satisfait votre cœur...

ODETTE.

Mais que voulez-vous dire, Monsieur?

ROBERT.

Je veux vous dire, à vous qui êtes charmante, à vous qui êtes bonne, que vous seriez et meilleure et plus charmante sans toute cette fausse parure; je veux vous dire que votre amour serait plus franc sans toutes ces audaces et plus fort sans toutes ces vaillances!

ODETTE.

Croyez-vous?

ROBERT.

Ah! certes!

ODETTE.

Eh bien, si je vous croyais, moi, ou si je vous avais

cru, Georges, en ce moment, au lieu d'exhaler sa colère dans les bras de M. Gaston, courrait peut-être chez mademoiselle Berthe.

ROBERT.

Savez-vous où il court, en ce moment? Il va se battre!...

ODETTE.

Se battre?... Avec qui? Pourquoi?... Avec M. Villiers?... Pour une apparence, pour un malentendu! Allons, vous voulez me faire peur!... Mais il y a pensé?... Vraiment? Ainsi... pour moi!...

ROBERT.

Mais il se bat, vous dis-je! Morère est venu le chercher.

ODETTE.

Tout à l'heure? Alors... alors, c'est vrai! Eh bien, non! tout s'expliquera..., M. Villiers fera des excuses.

ROBERT.

Georges n'en a pas demandé : il n'en acceptera pas.

ODETTE.

Et puis... vous avez vu Georges tirer l'épée, n'est-ce pas? Et vous craignez... Allons donc! il ménagera son adversaire!

ROBERT.

Mais ce Villiers, lui, est assez maladroit pour...

ODETTE.

Non? Que voulez-vous dire? Je suis folle, n'est-ce pas? Répondez, mais répondez donc! vous voyez bien que je tremble! (On entend deux coups de feu. — Geste de Robert. — Odette, très émue, luttant contre son émotion.) Non!... Un voisin, M. Kent, qui tire dans son jardin..,

pour s'exercer, comme tous les jours... Vous prenez tout au tragique !

ROBERT.

Non, Madame, au sérieux !

ODETTE, affolée.

Eh bien !... moi aussi, vous verrez, désormais je serai sérieuse... Je vous jure que je le serai... Je le serai, c'est un vœu !... Qu'il revienne seulement... Vous verrez... désormais quel bonheur.., quel bonheur, quelle sagesse... Et tenez, même ce duel, je ne puis pas le maudire. Il me ramène mon Georges... Écoutez ! Victoire ! Le voilà !... — Gaston !

SCÈNE VII

LES MÊMES, GASTON.

ROBERT.

Eh bien ?

GASTON, balbutiant.

Tout est fini !

Odette comprend, pousse un cri et tombe.

ROBERT, la relevant à moitié, aidé par Gaston.

Georges ?

GASTON, à Robert.

Une balle en pleine poitrine !...

ROBERT.

Il s'est battu au pistolet !...

GASTON.

Oui!... Il voulait... que les chances fussent égales... Je crois maintenant qu'il a craint de se défendre à l'épée.

ROBERT.

Elle était innocente!

GASTON.

Innocente...! Ah! femme...!

ROBERT.

Elle en mourra!

ODETTE, ouvrant les yeux et fondant en larmes.

Mon enfant!

GASTON.

Elle vivra!

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, Jeanne Robert.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Jean Baudry, *pièce*	2	»
La Papillonne, *comédie*	2	»
Charlotte Corday, *drame*	2	»
La Moabite, *pièce en vers*	2	»
Rataplan, *revue*	2	»
Les Braves Gens, *comédie*	2	»
Belle Lurette, *opéra comique*	2	»
Nina la Tueuse, *comédie*	1	50
Daniel Rochat, *comédie*	2	»
La Petite Mère, *comédie*	2	»
L'Amiral, *comédie en vers*	2	»
Jean de Nivelle, *opéra com.*	1	»
Chevalier Trumeau, *c. en vers*	1	»
Papa, *comédie*	2	»
Vercingétorix, *drame*	4	»
Les Mouchards, *pièce*	»	50
La Victime, *comédie*	1	50
Beau Nicolas, *opéra comique*	2	»
Le Mari de la débutante, *com.*	2	»
La Jolie Persane, *opéra com*	2	»
Anne de Kerviler, *drame*	1	50
Jonathan, *comédie*	2	»
Lolotte, *comédie*	1	50
La Famille, *comédie*	1	50
L'Etincelle, *pièce*	1	50
Les Tapageurs, *comédie*	2	»
Le Petit Hôtel, *comédie*	1	50
La Petite Mademoiselle, *op. c.*	2	»
Yedda, *ballet*	1	»
Etienne Marcel, *opéra*	1	»
L'Age ingrat, *comédie*	2	»
Les Danicheff, *com.*	2	»
La Camargo, *opéra com*	2	»
Les Amants de Vérone, *opéra*	1	»
Le Phonographe, *à-propos*	1	»
Le Gascon, *drame*	2	»
Le Club, *comédie*	2	»
Les Vieilles Couches, *comédie*	2	»
Les Fourchambault, *comédie*	2	»
Le Petit Duc, *opéra comique*	2	»
Hernani, *pièce*	2	»
Scandales d'hier, *comédie*	2	»
La Cigale, *comédie*	2	»

	fr.
Le Fandango, *ballet pant.*	1
La Comtesse Romani, *com*	2
Le Roi de Lahore, *opéra*	1
Cinq-Mars, *drame lyrique*	1
Oh! Monsieur! *saynète*	1
Les Charbonniers, *opérette*	1
Le Tunnel, *comédie*	1
L'Hetman, *pièce en vers*	2
L'Etrangère, *comédie*	2
Paul Forestier, *com. en vers*	2
Le Prince! *comédie*	2
Mariages riches! *comédie*	2
Aïda, *opéra*	1
Paul et Virginie, *opéra*	1
La Partie d'échecs, *comédie*	1
Sylvia, *ballet*	1
Madame Caverlet, *comédie*	2
Piccolino, *opéra comique*	2
Boulangère a des écus, *o. bouf.*	2
Loulou, *vaudeville*	1
Monsieur attend Madame, *com.*	1
Petite Pluie, *comédie*	1
Le Panache, *comédie*	2
Fanny Lear, *comédie*	2
Carmen, *opéra comique*	1
L'Oncle Sam, *comédie*	2
La Haine, *drame*	2
La Boule, *comédie*	2
La Mi-Carême, *vaudeville*	1
Le Homard, *comédie*	1
Le Sphinx, *drame*	2
Monsieur Alphonse, *pièce*	2
Jeunesse de Louis XIV, *com*	2
La Petite Marquise, *comédie*	2
Jean de Thommeray, *comédie*	2
Libres! *drame historique*	2
Toto chez Tata, *comédie*	1
Chez l'avocat, *comédie*	1
L'Été de la Saint-Martin, *com.*	1
Le Roi Candaule, *comédie*	1
La Femme de Claude, *pièce*	4
Un Monsieur en habit noir, *c.*	1
Le Réveillon, *pièce*	2

Paris. — Imprimerie Dumoutet, 3, rue Auber


PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

